

EN GUISE DE PROLOGUE

Le 19 mars 1937, aux environs de Trillo (Guadalajara)

Dans un fossé étroit et boueux, au fond d'un trou creusé de ses propres mains peu habituées à autre chose qu'entasser des dossiers sur la table en chêne de son bureau, tapi derrière les branches d'un chêne vert, le fugitif est là. Il fuit les bombes qui sifflent au loin.

Cet homme abrite une blessure profonde. Bien plus profonde qu'une blessure par balle, plus douloureuse qu'un tir de mitraille. Sa blessure est si profonde qu'elle pourrait contenir le poing de son ennemi. Il pourrait lui arracher le cœur. Il se lèche les lèvres. Sa salive est aussi amère que la bile. Cette blessure ne cicatrisera pas.

Ce traître n'a pas supporté la guerre. Il n'est pas venu au monde pour endurer les conflits et il n'a plus le courage de se battre contre qui que ce soit. Il a abandonné le front de Guadalajara, qui est à présent devenu l'antichambre des Enfers. Il sait que tout ne sera plus jamais pareil.

— Álvaro, mon amour, face à cet outrage, nous ne pouvons pas rester sans rien faire. Tu dois défendre ta patrie devant Dieu et devant les hommes. Fais-le pour moi ! Je ne peux pas combattre, moi ! lui avait dit sa femme quelques jours après le soulèvement.

Elle avait passé les après-midi suivants à broder un scapulaire qu'elle avait cousu à l'intérieur de l'uniforme de son époux pour arrêter les balles. Au nom de l'Espagne, elle avait imploré le Sacré-Cœur de Jésus, dont elle avait accroché l'image sur la poitrine de son mari alors qu'elle lui disait au revoir dans le salon d'un appartement bourgeois. Elles étaient nombreuses,

les épouses qui, au même moment, faisaient exactement la même chose.

Il avait ravalé ses larmes et caressé le ventre de sa femme, embrassant en rêve le fils qui allait naître.

— Tu seras la fierté de la famille, lui avait prédit sa belle-mère sans lâcher son rosaire, réalisant la prouesse de parler et de prier en même temps.

Tous ensemble unis pour défendre le drapeau de la sainte tradition.

Coûte que coûte, il faut faire en sorte

Que les bérets rouges entrent dans Madrid.

Le fugitif lève la tête de la tranchée où sont fichés ses genoux. Il regarde autour de lui et vérifie qu'il est toujours seul, que lui seul a eu l'idée de fuir vers l'est. Déserter est une honte suffisante pour ne pas avoir à la subir avec un autre lâche comme lui.

Il n'a pas souvenir d'avoir jamais vécu un mois de mars aussi froid et rude. C'est un peu comme si la guerre avait bouleversé le cours des saisons. Il ajuste encore un peu la pelisse qu'il s'est procurée le matin même auprès d'un berger. Quand les deux hommes se sont retrouvés face à face, le vieux entouré de ses brebis faméliques d'un côté, le militaire escorté d'une faim trop vaste pour son corps de l'autre, ils ont mesuré ensemble leur peur, en silence.

Après s'être assuré que nul n'était intéressé par la mort de l'autre, peu d'explications ont été nécessaires. Comme aux vieux temps du troc, chacun a exposé ses trésors, scellant l'opération sans un mot, par monosyllabes.

À l'issue de cet échange, le paysan a gardé le manteau de l'uniforme que la boue séchée alourdisait considérablement, et la médaille d'or que le *requeté*, anxieux, s'est arrachée du cou et qu'il a baisée longuement avant de s'en défaire. Le militaire a alors enfilé les frusques du berger, puis a jeté la chemise kaki dans le feu qui lui avait servi à préparer des *migas*¹.

1. Spécialité culinaire principalement du centre et du sud de l'Espagne. (NDT)

La pluie semble s'être enfin arrêtée. Le militaire écarte les branches et essaie d'étirer ses muscles engourdis. Il est grand et robuste. Il ressemble davantage à un homme d'action qu'à un homme de loi, mais les apparences sont généralement trompeuses.

Ses pieds sont criblés d'ampoules et le brûlent à l'intérieur de ses bottes trempées. Mais il ne peut pas s'arrêter. Il doit continuer, il doit rejoindre Trillo avant la tombée de la nuit. Là-bas se cachent quelques réfugiés à qui on ne demande pas d'où ils viennent. S'il n'y parvient pas, demain, il arrivera aux abords de Sacedón. Il connaît là-bas un hôpital où, visiblement, personne ne pose de questions. La Isabela, c'est ainsi qu'il s'appelle.

Près de lui, dissimulé dans les broussailles, il regarde le pompon jaune. Après l'avoir caressé, il se résout à enterrer sa casquette de *requeté* ornée de galons. Tous les souvenirs ne peuvent pas être enterrés aussi facilement. Il se met en route, palpant, à l'intérieur de sa poche, la photo de son épouse.

Dimanche 12 juin 1988, Madrid

Le drap collait à sa peau et le simple frôlement du tissu le brûlait, comme si la chair de son corps tout entier était à vif. C'est ainsi qu'il se sentait, en quelque sorte, l'âme à fleur de peau, saisi d'un malaise qui l'empêchait de trouver le sommeil.

— Álvaro.

La voix de son épouse le fit tressaillir.

— Tu devrais aller voir un médecin. Tout le monde n'est pas capable de surmonter un deuil sans se faire aider.

Elle le serra fort dans ses bras pour le réconforter de l'absence de sa défunte mère.

— Ne t'inquiète pas. C'est une question de temps.

L'homme respira profondément et se mit au lit, repoussant un pan du drap.

— Tu ne trouves pas qu'on étouffe, ici ?

— Pourquoi ne mets-tu pas la climatisation ?

— Je vais me lever.

— Veux-tu que nous parlions un peu ?

— Non. Dors, ma chérie.

Il lui donna un fugace baiser, lèvres serrées, fermant la bouche sur son secret. S'il était resté plus longtemps à ses côtés, il aurait fini par prendre le risque de tout lui raconter.

Mais comment lui expliquer ce qu'il avait trouvé dans l'appartement de sa mère, alors que lui-même ne le comprenait pas ? Ce jour-là, la vie d'Álvaro s'était arrêtée, figée sur une page de sa biographie personnelle. Il s'était alors senti petit, minuscule embryon. Ce qu'il avait vécu jusqu'à présent ne lui servirait plus à rien.

Il se servit un verre de whisky avec des glaçons, puis s'enferma dans son bureau. Les mains tremblantes, il ouvrit l'enveloppe cachée dans son attaché-case et en retira le papier, lu et relu des centaines de fois. Il constata qu'un pincement identique à celui qu'il avait ressenti le matin même revenait dans son estomac.

La mère d'Álvaro de Llano était décédée dix jours auparavant, dans un état de démence tel qu'elle ne reconnaissait même plus son fils unique. La folie s'était emparée d'elle peu à peu, altérant son comportement et la rendant, avec le temps, de plus en plus dévote. À sa mort, Álvaro s'était retrouvé seul au monde, sans racines, avec au cœur cette déchirure qu'ouvre la disparition des deux géniteurs.

Fouiller dans les affaires mitées de la vieille femme avait été une véritable catharsis, jusqu'au moment où il était monté dans la mezzanine de la chambre. Son esprit y présentait quelque chose de sombre. Álvaro avait rassemblé alors ses forces, se préparant à subir un bouleversement émotionnel.

— J'aurais dû t'accompagner, je te l'avais dit ! s'était exclamée sa femme lorsqu'elle l'avait vu franchir la porte de la maison familiale, décomposé, la peau quasiment transparente, faisant peur à voir. Pourquoi t'obstines-tu à vouloir endurer cela tout seul ?

Il n'avait su que répondre et s'était contenté de s'effondrer sur le canapé, son mystère niché dans la poche de sa veste.

La mezzanine surplombait une partie de la chambre de sa mère. Il aurait pu y monter pour le simple plaisir de se replon-

ger dans le passé, mais il avait prétendu que c'était pour classer, ranger, regarder. C'était pour lui une façon de mettre la mort à distance. S'occuper de tout cela avec une forme de froideur. Il avait descendu à bout de bras des caisses pleines de linge de maison jauni, et des valises remplies de vieux vêtements. Il n'avait découvert la petite valise en carton entourée de ficelle noire que lorsqu'il avait vidé la pièce.

Il ne l'avait pas reconnue pour la simple et bonne raison que c'était la première fois qu'il la voyait. Il l'avait déposée sur le lit de sa mère et avait essayé en vain d'en dénouer les ficelles. Il avait eu le pressentiment que quelque chose à l'intérieur de la valise était sur le point de changer sa vie. Il avait fait sauter la serrure avec un couteau sans le moindre remords malgré l'ancienneté de cet objet.

L'intérieur n'était qu'un fouillis de papiers, quelques-uns détachés, froissés et en piteux état, d'autres rassemblés en piles par des rubans décolorés, des cartes postales, des photographies, des petites boîtes en laiton ornées de fleurs, des images pieuses et quelques bijoux de peu de valeur.

Álvaro avait pris un peu de temps pour remettre de l'ordre dans tous ces souvenirs. Visiblement, il ne s'agissait que de vieilleries inutiles. L'espoir de trouver ce qu'il cherchait confusément s'était évanoui.

Ce n'était pas tant sa mère que son père qu'il cherchait dans ce fatras de vieux papiers. Dans chaque instantané, dans chaque lettre, il espérait la trace d'un homme mort avant sa naissance et dont sa mère lui avait dressé un portrait des plus banals.

Un pilulier conservait la mèche châtain d'une chevelure bouclée. Álvaro s'était imaginé un instant qu'elle lui avait peut-être appartenu. Sous le pilulier, il avait aperçu un paquet de lettres ornées d'un filigrane bleu indigo portant le sceau de son père.

Il les avait ouvertes fiévreusement et s'était empressé de les lire, certain qu'elles parleraient d'amour. Il les sortait de la valise quand une barrette à cheveux s'était enroulée autour d'autres papiers et les avait fait tomber sur le couvre-lit en crochet.

Une lettre adressée à sa mère avait interpellé Álvaro, car elle ne ressemblait en rien aux autres. Il s'agissait d'une enveloppe assez épaisse, pliée en deux et non affranchie, mais sur laquelle l'expéditeur avait tout de même noté le nom du destinataire. Álvaro en avait déduit que le courrier n'avait pas suivi le circuit habituel. Cependant, curieusement, la lettre était cachetée, comme si elle avait été remise en mains propres, mais n'avait jamais été lue.

Au prix de beaucoup de patience, il était parvenu à déplier l'enveloppe, dont les deux côtés étaient collés et, finalement, à l'ouvrir. Il avait constaté qu'à l'intérieur se trouvait une autre enveloppe, sans mention d'expéditeur ni de destinataire ; en revanche, elle comportait un curieux sceau au verso : des initiales surmontées d'une couronne. Cette enveloppe-là avait été plus facile à ouvrir.

À la vue des deux documents se trouvant à l'intérieur, le pouls d'Álvaro s'était accéléré. Une photographie ancienne montrait deux hommes bras dessus, bras dessous devant la façade d'un imposant bâtiment.

Tous deux étaient grands, l'un maigre, l'autre plus corpulent et vêtu d'une pelisse un peu grossière. Ils regardaient l'objectif, mais avaient l'air distraits. Ils ne souriaient pas. Álvaro avait cru reconnaître les traits de son père dans le plus corpulent des deux. À en juger par sa coupe de cheveux, il aurait juré que la photo avait été prise à la même époque que d'autres images dans lesquelles il apparaissait solennel, en costume militaire, juste avant qu'il ne parte pour le front.

Le second document était une lettre inachevée adressée à sa mère.

*Ma tendre épouse,
Pardonne-moi, mais je ne trouve pas les mots justes
pour t'épargner la douleur que va provoquer l'aveu
que je m'apprête à faire. Je vais les laisser couler
comme ils viennent.*

*Je suis en vie, comme tu peux le constater, mais
l'homme que tu as connu, lui, est mort. Un jour, le
courage que tu m'as toujours attribué m'a abandonné*

*et, depuis ce moment, je n'ai fait que me fuir moi-même.
La guerre n'est pas comme ce que nous avons cru.
Rien n'est comme nous l'avions cru, ma chérie.
La honte que tu ressentiras en apprenant que j'ai
déserté sera sûrement un peu allégée par le fait de
savoir que je suis en lieu sûr. C'est un sanatorium tran-
quille, qui soigne le corps et l'âme.
Je ne cesse de penser à toi et au moment où je pour-
rai te serrer de nouveau dans mes bras ! Et à notre
fils qui...*

Son père n'avait jamais achevé cette lettre. Il ne l'avait pas signée non plus. Álvaro espérait une lettre d'amour ; il tombait sur une demande de pardon, interrompue, peut-être, par un événement inattendu.

Álvaro s'était dit que les grands secrets mettaient toujours du temps avant d'être dévoilés. L'en-tête du papier à lettres comportait le même sceau que celui qui se trouvait sur l'enveloppe. Y figurait également un nom imprimé avec une typographie assez ronflante : SITE ROYAL LA ISABELA.

Comment trouver le sommeil après avoir appris que son père n'était pas mort au combat ?

Le fait que l'enveloppe n'ait jamais été ouverte l'avait amené à supposer que sa mère n'avait pas souhaité le faire, mais que, si elle la conservait avec autant de mystère, elle en connaissait certainement le contenu. L'idée d'avoir grandi dans le mensonge, celui du père mort en héros alors qu'il n'était en réalité qu'un lâche, l'empêchait de trouver le sommeil. Cette nuit-là, il se mit à haïr sa mère qui l'avait privé de tout un pan de son histoire.

Álvaro de Llano tenait l'enveloppe entre ses mains moites. Il était déjà plus de trois heures du matin et il avait avalé quelques verres de whisky. L'heure ? L'alcool ? Quoi qu'il en fût, il prit la décision de suivre la trace de l'homme mentionné comme étant l'expéditeur du courrier : Manuel Cañamate Fanjul. Il fallait bien que sa réputation de journaliste émérite lui serve à quelque chose.

— L'ambassade de France a appelé. Ils veulent savoir si tu

pourras aller à la réception du 14 juillet, lui dit sa secrétaire alors qu'il arrivait à peine à la rédaction.

— Ils sont pénibles ! C'est dans un mois ! répondit Álvaro.

Il était de fort mauvaise humeur, et le manque de sommeil n'arrangeait rien.

— Ils ont besoin de savoir, c'est le protocole. De plus, l'attaché de presse du ministre...

— À partir de maintenant, ne me passe plus les appels, d'accord ?

Il lui claqua la porte au nez.

Álvaro de Llano s'enferma seul dans son bureau vitré de sous-directeur de l'un des journaux les plus importants du pays. Il était encore plein de l'anxiété que lui avait laissée la visite qu'il avait effectuée le matin même à l'adresse qui apparaissait sur l'enveloppe.

Plombé par une terrible gueule de bois, il se dirigea au numéro 15 de la rue du Buen Suceso. À peine arrivé, il fut pris d'un mauvais pressentiment. Le bâtiment était trop moderne. Il ne pouvait pas s'agir du même que celui qui se trouvait à cet endroit juste après la guerre.

Il s'engouffra cependant sous le porche et fureta dans les boîtes aux lettres des locataires.

— Qui cherchez-vous ? lui demanda un jeune homme en uniforme, les cheveux taillés en brosse.

Álvaro indiqua le nom au concierge. L'homme lui répondit qu'il ne connaissait personne portant ce nom et lui expliqua que la propriété était principalement occupée par de jeunes couples ayant acheté leurs appartements après les travaux de rénovation, au début des années 1980.

— Cela fait seulement un an que je vis ici, mais non, vraiment, ce nom ne me dit rien. Au sixième, il y a une vieille dame, mais elle ne porte pas ce nom. Et elle était mariée avec un certain don Pedro. Je crois qu'ils étaient là bien avant les travaux.

L'absence d'information ne l'étonna pas non plus. La nuit précédente, Álvaro s'était plongé dans l'annuaire sans trouver, dans tout Madrid, un seul indice pouvant le mettre sur la

piste de Manuel Cañamate Fanjul. Mais le fait qu'il n'ait pas de ligne téléphonique à son nom ne signifiait pas qu'il ne résidait pas en ville.

Confortablement installé dans son fauteuil, le journaliste activa le protocole de recherche. La société de traitement des eaux de Madrid l'informa qu'il n'y avait aucun contrat au nom de Manuel Cañamate Fanjul ; mais il trouva un Manuel Cañamate Sánchez, un électricien de vingt-sept ans qui résidait à Móstoles et qui fut déçu qu'Álvaro ne soit pas intéressé par ses services.

Le journaliste tenta ensuite sa chance auprès du service de gaz, puis, plus tard, d'électricité. Même résultat frustrant. L'homme qu'il cherchait semblait s'être volatilisé.

— Azu, passe-moi Pepe Ramirez de la Direction générale de police. Dis-lui que c'est très urgent, s'il te plaît, demanda-t-il à sa secrétaire, qui ne mit que quelques minutes à prononcer son habituel : « Je te le passe. »

— Si tu recommences à me harceler avec l'histoire d'Emiliano Revilla, je préfère t'avertir d'avance que je n'en sais pas plus que toi, le mit en garde la voix à l'autre bout du fil, depuis la DGP.

— Moi aussi, je t'aime, Ramirez. Sois tranquille, ce n'est pas cela dont il est question : j'ai besoin que tu me cherches un homme nommé Manuel Cañamate Fanjul.

— C'est un délinquant ?

— Je ne crois pas, mais j'ai besoin de le localiser.

— Il a des antécédents ?

— Pour le moment, c'est tout ce que je veux savoir.

— D'accord, je te rappelle.

Son interlocuteur, qui en réalité ne s'appelait pas Ramirez, mais que l'on appelait ainsi par mesure de précaution, raccrocha.

Après quelques minutes qui lui parurent une éternité, sa secrétaire activa de nouveau la communication avec la DGP.

— Je te le passe, chef.

— Ça commence mal pour toi, mon gars... Il est mort et n'a pas de famille proche, car il était célibataire. Manuel Caña-